

Par
Kerstin Kuyken
Chargée
de cours,
Doctorante en
administration
(ESG)
Université
du Québec
à Montréal

Le pouvoir des Experts et la conscience citoyenne

Résumé

Cet article propose une perspective universitaire issue d'un contexte où la science prend généralement naissance et évolue.

L'angle adopté est celui d'une réflexion sur la spécialisation des connaissances scientifiques et ses impacts sur les citoyens et la gestion des entreprises.

Des propositions sont émises pour permettre aux jeunes citoyens de saisir leur réalité dans un ensemble plus global.

La science est omniprésente de manière consciente ou inconsciente dans notre quotidien. Prenant compte de ce fait, il est intéressant de réfléchir à notre rôle comme citoyen par rapport à la science, mais aussi au développement de la science elle-même.

Vers une société savante

Nous vivons actuellement dans une société appelée « savante ». Le savoir d'une personne est devenu crucial pour sa contribution à l'économie. Pour Simon (1982), chaque personne dispose d'une « rationalité limitée » c'est-à-dire qu'elle est spécialisée dans son domaine et connaît uniquement une partie de son environnement. L'être humain possède donc un savoir partiel et se met en réseau avec d'autres afin de mieux comprendre sa réalité. De cet échange de savoirs entre les individus découle une forme de dépendance.

Nous sommes témoins d'une délocalisation de la connaissance vers différents experts.



Prenons l'exemple du journal que nous lisons chaque matin. En tant que citoyen résidant à Montréal, nous nous intéressons, surtout en hiver aux prévisions de la météo. Dans le même quotidien, nous trouvons aussi des analyses économiques, effectuées par des experts qui nous expliquent l'état actuel de la situation. Si nous sommes chanceux, nous y lisons un article sur ce qu'il faut manger ou pas, écrit par un expert en nutrition, suivi d'une publicité annonçant un vaccin contre la grippe saisonnière disponible et recommandé, pour différentes raisons, par des spécialistes en la matière. Giddens (1994) appelle ce phénomène « l'établissement des systèmes expert ». Cela signifie que dans la société, nous sommes témoins d'une délocalisation de la connaissance vers différents experts.

Aujourd'hui, les entreprises cherchent à innover. L'innovation étant un processus de créativité, l'évolution de la pensée à l'inté-

rieur de l'entreprise nécessite alors un transfert des connaissances entre les individus qui y travaillent. De plus, les attentes auprès des entreprises se multiplient : le progrès est devenu une sorte d'idéal à atteindre en gestion. L'idée d'un progrès permanent propulse la science comme un moteur capable de fournir des réponses à l'humanité. Le progrès de la science est recherché afin de favoriser l'innovation.

Les organisations s'interrogent donc sur la manière de gérer le savoir et l'expertise. Les employés spécialisés, conscients de la valeur de leur savoir, se sentent en position de négocier leur niveau d'autonomie par rapport à l'entreprise. Ce qui est souhaitable, c'est que les individus qui œuvrent dans une entreprise le fassent d'une manière engagée et mettent leur savoir à sa disposition. Même si l'expertise d'un spécialiste rend difficile l'évaluation de sa performance, il est important de lui laisser la liberté d'innover, de transformer les choses en modifiant les connaissances explicites acquises au fil du temps (Bouchez, 2004). Une solution serait de laisser la question de l'organisation à l'expert, en respectant, bien sûr, l'esprit de l'entreprise.

Un exemple concret de la dynamique entre l'expert et l'organisation est celui des nouvelles technologies de l'information et de communication (NTIC). Un fonctionnement dans les entreprises sans utilisation des NTIC est inimaginable.

L'humanité s'est dotée d'outils extrêmement puissants. Il est important de réfléchir à la manière dont nous nous en servons.



L'ensemble des processus est soutenu ou même orchestré par des systèmes informatiques. En général, cela ne pose aucun problème, car avec les NTIC tout est plus rapide donc plus efficace, alors leur utilisation mène au résultat souhaité. Cependant, avec l'implantation des systèmes complexes, le problème est tel que les systèmes informatiques interconnectés sont contrôlés par un petit nombre de personnes. Nous pourrions nous demander si cela ne signifie pas un changement dans les relations de pouvoir au niveau des canaux de communication.

Des problèmes résultant de cette évolution

En effet, l'échange rapide des informations modifie la situation du pouvoir. L'accès aux NTIC place certains individus dans une position de supériorité et le monde technologique est soumis à des enjeux sociaux et politiques. La décision par rapport à ceux qui peuvent avoir accès à une information ou bloquer l'échange des connaissances de même que la performance économique revient aux acteurs qui détiennent un pouvoir politique. De plus, les systèmes informatiques vivent une certaine standardisation. Ils sont uniformisés afin de faciliter la communication des uns avec les autres. Là aussi, l'objectif de l'efficacité est atteint, mais qu'advient-il de la créativité? Occupe-t-elle toujours une place importante? Les technologies adoptées effectuent-elles mieux le travail qu'auparavant? Il ne s'agit pas ici de dire si les technologies sont mauvaises ou bonnes, mais l'humanité s'est dotée d'outils extrêmement puissants et il est important de réfléchir à la manière dont nous nous en servons.

Revenons à la science en utilisant l'exemple des brevets. Ces derniers constituent un

incitatif économique pour le développement du nouveau savoir. La performance, surtout celle des entreprises de haute technologie, se mesure souvent à partir des brevets. Aussi les chercheurs qui disposent d'un savoir scientifique particulier sont souvent reconnus par leurs brevets, comme c'est le cas dans l'industrie pharmaceutique. Le système des brevets peut être caractérisé comme étant une forme de privatisation du savoir. Il prend de plus en plus d'ampleur dans la société, car il détermine souvent la direction d'une évolution scientifique.

La transmission des connaissances et l'avancement du savoir scientifique entre les générations deviennent cruciaux.

En biotechnologie, en ce qui concerne le droit des États-Unis, il est maintenant possible d'obtenir un brevet sur un animal qui est le résultat des recherches scientifiques, comme cela est le cas pour la souris transgénique, le «Harvard Oncomouse» (US Pat. 4,736.866). En fait, à la

suite d'une décision de la Cours suprême en 1980, toute invention « sous le soleil » issue de l'activité inventive est admissible à la brevetabilité, ce qui stimule la recherche génétique (Lumelsky, 2005). En un mot, le système des brevets est très stimulant pour l'évolution de la science en raison de la rentabilité des investissements faits en recherche et développement menant à un brevet. Cependant, il existe un problème pour la société, car à l'intérieur de ce système auquel nous ne pouvons pas échapper, la capacité de pouvoir inventer est liée à la capacité financière. Il faut payer pour obtenir des droits de propriété intellectuelle. Cela impose des limites à l'avancement de la science.

La dynamique intergénérationnelle

Avec le vieillissement de la population, une pénurie de la main-d'œuvre qualifiée fait en sorte que la transmission des connaissances et l'avancement du savoir scientifique entre les générations deviennent encore plus cruciaux qu'auparavant. Bien que plusieurs générations soient impliquées dans la dynamique de l'avancement de la science, nous nous concentrerons sur la jeune génération au travail.

Chez cette génération, l'expertise scientifique pointue est valorisée. Les jeunes qui ont récemment terminé leurs études disposent souvent des connaissances plus abstraites, car elles ne sont pas encore basées sur des expériences réelles. De plus, l'existence des « systèmes expert » évoqués précédemment fait en sorte que la connaissance est atomisée, c'est-à-dire que chaque acteur dispose d'une petite partie du savoir. Il s'agit donc d'une spécialisation extrêmement poussée qui était moins présente chez les générations précédentes. Le savoir-faire professionnel se mesure de plus en plus par l'expertise dans des domaines techniques. On parle d'un « étirement des systèmes sociaux » dans le sens où il existe une relation entre profane et expert.

Le profane est obligé de faire confiance à la personne qui dispose de la connaissance spécialisée dont il a besoin.



La déresponsabilisation

Dans cette dynamique, le profane est obligé de faire confiance à la personne qui

dispose de la connaissance spécialisée dont il a besoin. Par exemple, la sécurité d'un voyage en avion dépend des personnes qui maîtrisent la technologie. Personne ne peut échapper à ce système de fiabilité basé sur des relations de confiance personnelle (Giddens, 1994). Le danger serait que la connaissance partielle de la réalité mène à une déresponsabilisation des individus pour l'ensemble de la réalité. Dans ce cas, la seule préoccupation concernerait la partie du savoir que l'individu maîtrise. Les personnes qui auraient une vue d'ensemble et qui s'en responsabiliseraient deviendraient de plus en plus rares. S'ajoute à cela, le fait que les NTIC, de plus en plus utilisées, rendent le savoir plus abstrait et éloignent les personnes. L'apprentissage ne s'effectue plus vraiment en concordance avec l'environnement. Tout se cogite. Nous observons un sentiment de confiance absolue dans la science (Giddens, 1994).

Le risque

Le risque dans la société s'accroît avec le progrès, car on vit dans un monde marqué par un savoir fragmenté (Beck, 2001). Le risque de monter dans un avion, d'attraper la grippe ou de subir des catastrophes naturelles

illustrent ce phénomène. L'idée à retenir c'est que, comme citoyen, nous sommes obligés de nous tenir informés par des experts et que nos décisions se basent sur des informations que nous obtenons d'autres sources.

Dans le même ordre d'idées, nous sommes témoins de la transformation d'une société de richesse à une société de risque. L'objectif ultime des humains a changé. Comme l'explique Beck (2001), le sentiment de :

Tout le monde veut une part du gâteau! s'est transformé en Tout le monde veut s'épargner un poison! L'exclamation J'ai faim! est devenue J'ai peur! (p.65).

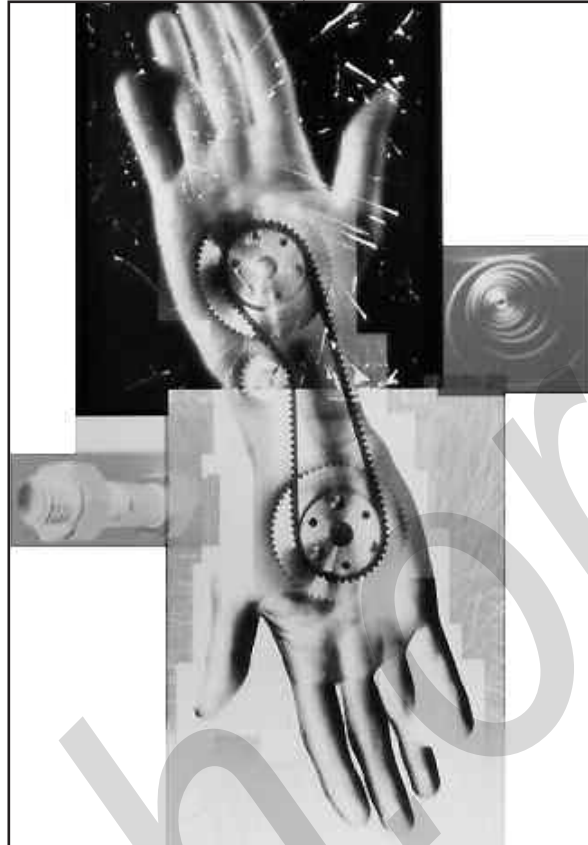
Si nous sommes affectés d'un risque, nous dépendons maintenant du savoir des autres. De plus, le savoir dispose maintenant d'une signification politique. On pourrait même faire un parallèle entre le savoir et le pouvoir. En effet, une lutte des définitions existe au niveau du savoir. D'un côté, la science est vue comme moyen pour améliorer la vie, mais de l'autre côté, on peut la percevoir comme instrument du pouvoir! Retenons qu'il existe une difficulté de percevoir la science comme étant neutre, c'est-à-dire sans

intention politique cachée et détachée des personnes qui l'avancent.

Le rôle du management par rapport à la science

Le management (administration) possède une dimension scientifique développée en trois étapes. Tout d'abord, l'administration est devenue une discipline universitaire, grâce à l'influence des techniques américaines sur l'économie. Deuxièmement, plusieurs postes en management ont été créés. Troisièmement, le capitalisme industriel s'est transformé en capitalisme financier, ce dernier étant soutenu par des NTIC.

La dimension scientifique du management que nous retrouvons aujourd'hui se caractérise par un objectif ultime d'efficacité. Pour être efficace, il existe une façon unique de faire, un « one best way ». Cette logique mérite-t-elle d'être caractérisée comme étant scientifique? Une autre question se situe au plan de l'évaluation soumise à cette logique d'efficacité qui a lieu dans un environnement universitaire. La tentation de l'humain pour obtenir une bonne évaluation serait plutôt de faire correspondre son comportement aux critères d'évaluation que d'être créatif et innovateur



dans sa façon de faire (Chanlat, 1999). La dimension scientifique du management est donc discutable, voire risquée.

Conclusion

Notre société s'est transformée en société savante ce qui a changé le rôle du savoir et celui de la science. Nous dépendons du savoir des autres. Nous pouvons représenter cette réalité par l'image d'un système où chaque élément se situe dans une chaîne et dépend des autres.

La jeune génération qui a grandi dans un contexte de modernité, ayant l'efficacité comme but ultime, a tendance à techniciser et abstraire le monde en unités scientifiques séparées. La génération plus âgée pourrait guider les jeunes pour éviter qu'ils voient les éléments isolément et se fient uniquement à l'objectif ultime de l'efficacité. Une responsabilité, en tant que citoyens ou pédagogues, serait de montrer que chaque élément est une partie de son contexte et que, dans notre société, nous sommes marqués par une histoire et baignons dans une culture.

Il existe des valeurs importantes à transmettre qui aideront également à situer les avancées scientifiques dans leur contexte.

Il conviendrait de renforcer une culture de vouloir « regarder ailleurs » et de prendre la responsabilité des décisions qu'on a d'abord tendance à confier aux experts à première vue. Le savoir signifie en même temps la détention d'un pouvoir. Notre responsabilité n'est-elle pas d'acquérir des connaissances et de s'intéresser à tout ce qui nous entoure?

L'administration est-elle une science? Existe-il une seule façon de faire? Qu'advient-il des différentes cultures et de la créativité humaine? Il est certain que des sciences pures comme la biologie et la chimie exigent une certaine gestion. Mais il existe aussi des sciences sociales qui, pour certains chercheurs, ont comme rôle de rendre service à la société grâce au développement de techniques sociales utilisables (Chanlat, 1999). L'idée est de rendre intelligible la réalité humaine et de ne pas accepter d'emblée tout ce qui est développé, exprimé et publié.

Le rôle des sciences sociales est de lutter contre la pensée unique, de voir et de respecter les particularités existantes. Cela ne peut pas se passer en dehors d'un contexte historique ou des aspects éthiques à considérer. L'histoire est importante pour ne pas dériver du chemin. Elle est à la base des transformations de la société. Le management qui intègre l'ensemble de ces aspects devrait coopérer avec les sciences pures afin de fournir des éléments qui aident à situer les démarches scientifiques dans leur contexte.

Nous espérons avoir démontré qu'effectivement la science peut nous aider à être des meilleurs citoyens. En apportant une perspective d'administration, nous avons mis l'emphase sur une vue de l'ensemble. Dans la vie quotidienne, nous risquons de perdre de vue des éléments contextuels, comme la culture, nos valeurs, des aspects éthiques ou la confiance, qui sont pourtant si importants afin d'assumer nos responsabilités en tant que citoyens. Il s'agirait donc de prendre conscience de ces éléments et de situer la science parmi eux. ■

Références

Beck, U. (2001). *La société du risque. Sur la voie d'une autre modernité.* Paris : Éditions Aubier.

Bouchez, J.P. (2004). *Les nouveaux travailleurs du savoir.* Paris : Éditions d'Organisation.

Chanlat J.F. (1999). *Sciences sociales et management – plaidoyer pour une anthropologie générale.* Paris : Éditions Eska.

De Gaulejac, V. (2005). *La société malade de la gestion.* Paris : Éditions du Seuil.

Giddens, A. (1994). *Les conséquences de la modernité.* Paris : L'Harmattan.

Lumelsky, A. (2005). *Diamond v. Chakrabarty : Gauging Congress's Response to Dynamic Statutory Interpretation by the Supreme Court, Law Review 39 (3), 641.*

Simon, H. (1982). *Models of bounded rationality: Behavioral economics and business organization, (Vol. 1, 2),* The MIT Press.